

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

FUNÉRAILLES

DE

M. PHILIPPE BERGER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Le Mercredi 27 mars 1912

DISCOURS

DE

M. LOUIS LEGER

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

MES CHERS CONFRÈRES,

Le coup qui frappe notre Compagnie est d'autant plus douloureux, qu'il était imprévu. Vendredi dernier, nous discutons encore une proposition de Philippe Berger, nous ignorions même qu'il fût souffrant. Le surlendemain, il n'était plus.

Il était né en 1846, dans cette partie du département du Haut-Rhin que le patriotisme de M. Thiers a su conser-

INSTITUT.
1912. — 6.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165476

ver à la France. Comme son frère Samuel, dont nous avons tous naguère déploré la fin prématurée, il se voua dès sa jeunesse aux études théologiques, il suivit les cours de la Faculté de Strasbourg, qui était dans l'Est de notre pays le grand foyer de la théologie protestante.

Dès 1873, il publiait à Nancy un travail qui lui avait valu un des prix de la Faculté : *Études sur les documents nouveaux fournis sur les Ophites par les philosophouména.*

Les tragiques événements de 1870 l'exilèrent à Paris. Très versé dans les études hébraïques, dont il avait dû les premières notions à son maître Auguste Carrière, il fut attaché à la rédaction du *Corpus inscriptionum semiticarum*, entrepris par notre Académie.

En 1875, il entra à la Bibliothèque de l'Institut, à laquelle son érudition et son zèle infatigable rendirent les plus grands services.

Dans le même temps, il suivait les cours de Renan au Collège de France et devint bientôt son disciple favori.

Quand la Faculté de théologie de Strasbourg fut transférée à Paris, c'est à Philippe Berger qu'elle confia l'enseignement de la langue hébraïque.

Tout en collaborant activement à l'Encyclopédie des sciences religieuses de son compatriote Lichtenberger, il publiait sur l'épigraphie sémitique, hébraïque, punique, phénicienne, une série de mémoires qui révélaient un maître. Il avait l'honneur de collaborer avec Renan et Maspero, pour des mémoires sur le sarcophage de Tahnith, roi de Sida (1887), et sur une inscription phénicienne et grecque découverte au Pirée.

Un volume sur l'histoire de l'écriture dans l'antiquité,

publié à l'occasion de l'Exposition de 1889, acheva de le mettre hors de pair.

En 1892, il était nommé membre de l'Institut, en remplacement de Renan; en 1893, il occupait, au Collège de France, la chaire de son illustre maître. Assuré d'une situation indépendante, il allait visiter les pays à l'étude desquels il avait consacré sa vie, et en rapporter de précieuses notes de voyage (1895).

Membre de la Commission du *Corpus* des Inscriptions sémitiques, il n'a cessé de lui apporter le plus précieux concours. Vous l'avez vu à l'œuvre pendant vingt ans, mes chers confrères, vous avez tous présents à l'esprit les services qu'il rendait encore hier à l'Académie et à la science, l'agrément de son commerce, l'ardeur joyeuse avec laquelle il nous signalait les découvertes, les œuvres et les hommes qu'il croyait dignes de notre intérêt.

Dans ces dernières années, la politique était venue le disputer à la science, et ce fils de l'Alsace n'avait pas cru pouvoir se dérober au devoir qu'elle lui imposait. Il avait dû, non sans regrets, renoncer à sa chaire du Collège de France, pour occuper un siège au Sénat, mais il nous restait fidèle autant que le permettaient ses occupations. Il ne comptait parmi nous que des amis.

La mort lui a été douce, elle l'a enlevé en un instant, sans qu'il ait connu les angoisses de la maladie, les affres de l'agonie. Mais combien elle a été dure pour les siens, pour cette fidèle compagne de sa vie, qui l'a vu brusquement expirer dans ses bras, et qui ne veut pas être consolée : « Qu'attendre, disait Pascal, qu'attendre d'un monde où, de deux êtres qui s'aiment et se donnent leur

foi, il est certain que l'un perdra l'autre, et le verra mourir? »

Notre ami est mort en chrétien, dans la tradition de ses pères.

Heureux ceux dont « l'espérance est pleine d'immortalité ».

DISCOURS
DE
M. MAURICE CROISSET
MEMBRE DE L'INSTITUT
AU NOM DU COLLÈGE DE FRANCE

MESSIEURS,

Il se trouve que l'hommage suprême du Collège de France à Philippe Berger doit lui être apporté aujourd'hui par un de ses plus anciens amis, et qu'ainsi, au moment de ce dernier adieu, je sens, avec une émotion profonde, se réveiller en moi des souvenirs qui remontent au delà même de notre commune jeunesse. Je l'ai connu presque enfant encore, je l'ai suivi, en compagnon de route et en ami, à travers le long chemin de la vie; et me voici, auprès de son cercueil, chargé d'exprimer les sentiments de la chère et glorieuse maison où nous sommes entrés presque le même jour, où nous avons vécu et travaillé

*

ensemble pendant dix-sept ans, et où s'est achevée trop tôt sa carrière de savant.

Je n'ai pas ici à vous la raconter en détail; mais il me semble qu'on pourrait la caractériser en disant qu'elle a été orientée dès ses débuts, et sans même qu'il en eût conscience, vers le Collège de France, qu'il s'y est acheminé par toute la série des ses travaux, et qu'il y a trouvé enfin le lieu d'élection où les rares qualités de son esprit ont pu se déployer tout entières, au service d'une science qu'il avait acquise peu à peu et qu'il augmentait chaque jour.

Né à Beaucourt (Haut-Rhin) le 15 septembre 1846, et formé à l'étude dès son jeune âge par un père vraiment admirable, qui eut le mérite de développer à la fois, chez ses fils, le sens de la discipline nécessaire et l'indépendance vigoureuse de l'esprit, il sut, comme ses quatre frères, choisir de bonne heure sa voie et y marcher sûrement.

Les études sérieuses et fortes qu'il alla faire, au sortir du Lycée, à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, ville alors française, dans son Alsace bien-aimée, à laquelle il est demeuré attaché jusqu'au dernier jour par toutes les fibres de son cœur, firent naître en lui sans doute la curiosité vive de la philologie et de l'histoire biblique. Il y apprit les éléments de l'hébreu, qu'il devait enseigner plus tard; et il y manifesta le premier essor d'un esprit philosophique par un travail remarqué sur le *Gnosticisme*. Mais il n'était pas de ceux qui se satisfont aisément. Revenu à Paris auprès des siens, il y trouva, comme sous-bibliothécaire de l'Institut, puis comme chargé d'un cours

d'hébreu à la Faculté de théologie protestante, des ressources de travail incomparables, et on peut dire qu'il n'en laissa perdre aucune.

Ce fut alors qu'il entra en relations avec le Collège de France en se faisant l'élève d'Ernest Renan. Quelle rare et heureuse fortune pour ceux que la science sollicite et appelle, que la rencontre d'un de ces hommes supérieurs qui ont le don d'exciter les esprits ! L'estime que Renan conçut tout d'abord pour le jeune homme déjà savant, mais désireux d'apprendre toujours davantage, ne tarda pas à se changer en une amitié solide. L'action d'un tel maître sur un tel disciple devait être décisive. Berger s'est plu à reconnaître, en toute circonstance, ce qu'il lui avait dû. Renan acheva de l'initier aux méthodes patientes de la philologie et aussi à celles d'une critique à la fois hardie et respectueuse. Et surtout, le commerce de cette grande et puissante intelligence, si riche d'idées et d'aperçus, éveilla en lui la faculté des larges synthèses, non moins nécessaire à l'historien que le scrupule de l'exactitude. Entre les nombreux travaux que Berger publia, de 1871 à 1893, et qui consacrèrent sa réputation, il n'en est aucun où cette influence se fasse plus clairement sentir que dans son *Histoire de l'écriture dans l'antiquité*. On sait avec quelle largeur d'esprit il a su retracer, dans ce bel ouvrage, cette chose si curieuse et si complexe, l'évolution de l'écriture, qu'il a pu appeler justement « un chapitre de l'histoire de l'esprit ». Pour écrire ce chapitre comme il l'a fait, il ne suffisait pas de posséder une information immense ; il fallait vraiment s'élever plus haut et la dominer par la réflexion.

Ses recherches, ses missions, son enseignement l'avaient classé dès lors parmi les maîtres incontestés. En 1891, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'appelait à succéder à Renan qui venait de disparaître et, quelques mois plus tard, en avril 1893, les suffrages du Collège de France le mettaient en possession de la chaire de langues et littératures hébraïque, chaldaïque et syriaque, que son maître avait occupée avec tant d'éclat. Celui-ci, d'ailleurs, l'avait presque désigné d'avance en le prenant depuis longtemps comme collaborateur. Et ainsi on avait conscience de se conformer à la dernière pensée de Renan en lui donnant Berger pour successeur dans son enseignement comme à l'Institut.

Je ne peux rappeler ici, comme je le voudrais, la belle série des cours qu'il professa dans notre maison. Il suffira de dire que son enseignement justifia pleinement la confiance de ceux qui l'avaient élu. Comme son illustre prédécesseur, il partageait son activité entre l'explication des textes et les exposés historiques. Mettant à profit les documents qu'il classait et publiait, d'autre part, dans le *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, œuvre immense, à laquelle son nom restera attaché, il se plaisait à expliquer les récits bibliques, non pas comme une lettre morte, mais comme des tableaux animés, où sa science, aidée de sa vive imagination, retrouvait toute la vie d'un peuple. S'inspirant des leçons de l'illustre auteur de l'*Histoire du peuple d'Israël*, il discutait et commentait ces choses lointaines avec une précision et une chaleur qui les rendaient présentes à ceux qui l'entendaient. Il connaissait merveilleusement l'Orient ancien et moderne, l'Orient de la Bible

et celui que le voyageur retrouve de nos jours, presque identique à lui-même après tant de siècles. Il le connaissait, et il l'aimait. Mais le sentiment, chez lui, laissait à l'esprit critique toute sa liberté. Avec une clairvoyance et une fermeté de jugement remarquables, il s'efforçait, — tâche singulièrement délicate et difficile, — de remonter jusqu'aux sources premières des récits traditionnels, et d'y faire la part de la légende, à côté de celle de l'histoire. Ses cours sur *les premiers temps de la royauté juive*, sur *l'histoire de David*, sur *la poésie et la mythologie hébraïques* n'ont pas été oubliés de ses auditeurs. Ils se rappelleront surtout ceux qu'il a faits dans ses dernières années de professorat, ses *études comparatives sur les histoires des prophètes Élie et Élisée*. Il y laissait apparaître, et y définissait, avec une précision croissante, une conception originale du prophétisme, qui sans doute serait devenue le sujet d'un beau livre, si le temps ne lui avait manqué pour l'écrire.

Mais ce n'est pas seulement dans sa chaire que Philippe Berger a honoré et servi le Collège de France. Passionnément attaché à ses intérêts, qui se confondaient pour lui avec ceux de la science, dévoué à ses traditions, profondément imbu de son esprit, il a joué un rôle important dans nos assemblées et nos délibérations. La loyauté de son caractère, la fermeté de son jugement, son expérience réfléchie et le libéralisme de son esprit lui assuraient parmi nous une autorité particulière. Nous le consultions volontiers, et nous étions désireux d'avoir, en toute circonstance, son avis. Il était impossible, d'ailleurs, de ne pas l'aimer pour la simplicité et la cordialité de ses

manières. Il y avait en lui une bonté naturelle, qui se manifestait en toute occasion. C'était un cœur chaud et généreux, que l'expérience de la vie n'avait pas refroidi. Qu'il soit permis à une amitié de cinquante ans d'apporter ici ce témoignage, auquel il eût été, si je ne me trompe, particulièrement sensible.

Et maintenant, Messieurs, quand cette vie si active, si bien remplie déjà, mais qui semblait encore riche de promesses, vient de se terminer brusquement, comment notre pensée ne se reporterait-elle pas, avec une douloureuse émotion, vers ceux qui y ont été associés le plus étroitement : vers sa digne compagne, vers ses enfants et ses petits-enfants, vers son frère, savant éminent, lui aussi, et dont l'élection à l'Institut fut une de ses joies les plus vives ? En leur offrant, au nom du Collège de France, l'hommage de notre profonde sympathie, je tiens à leur dire que, nulle part, le souvenir de Philippe Berger ne sera plus fidèlement conservé que parmi ses anciens collègues. Il est de ceux qui ont ajouté quelque chose au patrimoine d'honneur dont se glorifie notre vieille maison. Elle lui en est sincèrement reconnaissante, et elle n'oubliera pas ce qu'elle lui doit.